

Qu'un quelconque « Renaud Camus » me privilégie de ses collantes assiduités, c'est l'un des petits malheurs de toute vie, comme sont les mouches, les morpions, les moustiques, les furoncles, les puces, les punaises, les échardes du bois, les étrons du trottoir.

LE COURRIER DE GAI PIED HEBDO

Mise au point

par Tony Duvert

Chers tous,

Dans sa chronique du numéro 53, monsieur Camus a jugé bon de vous exposer un différend que nos éditeurs avaient réglé en 1982. Il a eu tort : car sa version des faits est si grotesque que je me dois de rétablir la vérité. Elle n'est pas à son honneur, vous allez le voir.

Depuis des années, un crétin littéraire m'importune de sa folie. Il me cite, m'imité, publie des sous-produits de mes livres, joue avec mon nom, se prend pour moi sans pouvoir l'être. Un fou, miteux, sournois, lèche-cul, risible, minuscule : mais un fou.

Certes, cela m'agaçait ; mais c'était trop dérisoire pour que j'y réagisse : on savait bien ce que valait le pauvre bougre, j'aurais perdu mon temps. Qu'une nulle « bien parisienne » (ces auteurs-là sont parisiens comme les capotes sont anglaises), qu'un quelconque « Renaud Camus » me privilégie de ses collantes assiduités, c'est l'un des petits malheurs de toute vie, comme sont les mouches, les morpions, les moustiques, les furoncles, les puces, les punaises, les échardes du bois, les étrons du trottoir. Ça vous colle aux semelles, c'est mou, ça pue, on est triste. On oublie.

Mais, l'an dernier, la monomanie que me voue monsieur Camus a vraiment passé les bornes. Et d'une, il publie un essai (*Notes achiennes*) qui n'est qu'un digest de mon *Enfant au masculin*, noyé dans sa lavasse. Et de deux, il donne un *Été* indécemment nul, qui est donc tout entier de sa main, mais qu'il fait cosigner par un imaginaire « Denis Duvert ». Le vol d'un texte s'appelle un plagiat ; le décalque d'un nom connu s'appelle contrefaçon.

Ces choses-là sont évidemment contraires aux usages et aux lois. Aussi l'éditeur de M. Camus, la maison Hachette, a immédiatement fait droit aux protestations de mon éditeur. La réparation du double délit s'est faite à l'amiable. M. Camus, qui risquait tout simplement la saisie de ses deux ouvrages, sans compter une bonne raclée, s'en est donc sorti tout à l'avantage de ses finances et de ses fesses. On ne l'a même pas menacé de l'asile. Il pourrait nous en savoir gré, il me semble.

Mais non : voici qu'à présent (sa chronique du 22 janvier) il joue les victimes ! Quel incroyable estomac ! Selon lui, les emprunts massifs qu'il m'a faits ne sont pas du pillage, mais un « *hommage admiratif* » : et il faut être, dit-il, un « *critique imbécile* » pour oser supposer que le nom « Denis Duvert » ressemble au mien. Et moi, je suis d'une cupidité inouïe, d'avoir exigé « *une petite fortune* » pour sanction d'un plagiat.

D'abord, si M. Camus trouve que ça lui coûte trop cher de faire ses livres avec les miens, qu'il en recopie d'autres ! Ce ne sont pas les auteurs bon marché qui manquent. Ensuite, je n'ai pas la chance d'être cet écrivain avide, féroce, jaloux de sa propriété littéraire et de son nom, que M. Camus invente. Encore un faux « Duvert » (ou « Duparc » ?) que nous lui devrons, le pauvre pitre.

Car M. Camus, dans son désir de vous informer loyalement, n'oublie qu'un détail vulgaire et subalterne. Oui : figurez-vous qu'il a piqué mes textes et mon nom sans m'en demander la permission, sans m'en prévenir, sans même m'adresser les livres qu'il avait ainsi fabriqués. Espérait-il que je n'en saurais jamais rien ?

Il a agi à mon insu, et, voyez comme ce petit-là est pudique, il a soigneusement évité que je découvre les fameux « *hommages admiratifs* » qu'il me rendait... Quel timide amoureux j'avais là !

Et un sans-gêne aussi énorme m'a révolté. Moi, je laisse très volontiers reproduire, adapter, utiliser ce que j'écris : et je ne demande pas un sou (de même, mes chroniques de *Gai Pied* étaient, bien sûr, bénévoles). Seulement voilà : c'est gratuit parce que c'est consenti à des hommes dont j'estime la personne et le talent. Et tous, bien entendu, me préviennent, et me communiquent le résultat de leur travail. C'est la plus simple des honnêtetés, des courtoisies.

M. Camus, lui, n'en a rien fait : et pour cause. Il devinait que je lui aurais refusé toute permission d'employer mes écrits et mon nom. Et il n'avait aucun usage honnête à en faire. Il a donc préféré agir sans me consulter jamais, et il nous a placés ensuite, mon éditeur et moi, devant le fait accompli. Volé dans mon œuvre, ridiculisé et humilié dans ma signature, aurais-je l'amour-propre trop chatouilleux ?

M. Camus a, de son côté, la vanité si aiguë que, dit-il, le tutoiement d'un lecteur le blesse comme une agression. Il est autrement moins délicat quand il prétend s'emparer de mes écrits et m'accoupler à ses gribouillages. Là, la pire violence ne l'embarrasse plus. Vous admirerez aussi avec quelle noble élégance notre auteur traite d'imbécile le seul critique (Gilles Pudlowsky) qui ait fait son éloge. Pudlowsky, certes, a été bien léger d'encenser un Camus à deux reprises (*Nouvelles Littéraires*, *Paris-Match*) : mais nul n'est infailible, et je gage que c'est là une erreur qu'il ne commettra plus jamais...

Et, si G. Pudlowsky a cru que « Denis Duvert » c'était moi, il ne faisait qu'enfoncer une porte que M. Camus avait largement ouverte. Lui qui a construit ce malentendu, cette imposture ; lui qui a tout mis en œuvre pour qu'on suppose que j'avais pu tremper dans ses misérables coliques. Si, demain, un fabricant de nouilles les vend dans un paquet jaune à damier bleu qui portera, en lettres rouges, la marque Lustuglu, on confondra avec les Lustucru, les vraies. Et monsieur Lustucru traînera Lustuglu en justice. Et si les pâtes Lustuglu sont mauvaises, le préjudice n'en sera que plus grave : monsieur Lustucru sera jugé très durement atteint dans l'excellente réputation que lui font les familles. M. Camus, qui m'admire tant qu'il me fait signer son immangeable tas de pâte à papier, m'a infligé un préjudice tout semblable.

Et ce préjudice moral est surtout insupportable en ceci : on a pu croire que j'étais le complice, le collaborateur, l'ami, le coquin, de l'un des plus plats d'entre les crapauds gribouilleurs qui croupissent dans nos mares littéraires. On l'a cru, oui : et j'en ai eu une terrible honte auprès de mes amis : comment pouvais-je à la fois les aimer et connaître un Camus ? Quelle insulte pour eux, quelle salissure. Il devenait alors essentiel qu'un démenti énergique vienne manifester que je n'avais rien de commun avec M. Camus. Lequel

En conclusion, je noterai qu'avec cette affaire, M. Camus s'est irrémédiablement discrédité auprès de quiconque sait lire, sait juger, sait penser. Cette faute-là vaut un suicide. Toutes mes condoléances à ses amis, s'il en a eu.

BP 183 / 75523 PARIS CEDEX 11

— dois-je le redire ? — n'a échappé que de très peu à des repréailles beaucoup plus musclées, et pas du tout légales. Je lui laisse à deviner lesquelles ; je le préviens qu'elles tomberont s'il récidive.

Je continue de ressentir ses tripotages comme on ressent l'humiliation et la blessure d'un viol. Les procès le montrent : les violeurs, eux qui laissent dans leur victime une trace d'une profondeur immonde, ne sont pas des surmâles, des forts : ce sont des flasques, des paumés, des abrutis, fades, stupides, moches et mornes, des paillassons, des pauvres types. Extraordinairement inférieurs à ce qu'ils ont commis. J'ai eu à subir, dans les malpropretés de M. Camus, la même sorte d'ignoble et d'infime goujat.

En conclusion, je noterai qu'avec cette affaire, M. Camus s'est irrémédiablement discrédité auprès de quiconque sait lire, sait juger, sait penser. Cette faute-là vaut un suicide. Toutes mes condoléances à ses amis, s'il en a eu.

T.D.

Paranouilles

par Renaud Camus

Le cher Tony Duvert est absolument résolu à tenir, dans le Landernau littéraire et dans le Balaruc-les-Bains gay, deux emplois fort compatibles, assez peu savoureux, sans doute, mais presque respectables par leur ancienneté, et touchants par ce qu'ils impliquent de malheur subi : celui du spécialiste baveux, mégalomane et forcené, façon Action Française, de l'érucciation invectiveuse assortie de menaces diverses, et celui du pédéraste aigri, hystérico-paranoïaque, à la sensibilité d'écorché vif, hanté par la manie de la persécution, qui se brouille avec tout le monde et fait régner la terreur autour de lui. Ce n'est pas ce que je préfère chez lui, mais ne chipotons pas : tout ce fumier est sans doute nécessaire à la jolie floraison de son talent.

Talent bien réel, certes, et que je ne conteste en aucune manière, ne lui en déplaise, encore que notre auteur s'exagère un chouia la place qu'il tient dans ma vie, dans mes sentiments et dans mes immondes ouvrages : « *monomanie* », c'est un peu beaucoup dire, de sa part, mais je conçois que ce mot-là le démange. Je n'ose prier les lecteurs de *Gai Pied* d'y aller voir par eux-mêmes, car il se peut fort bien que Tony Duvert ait raison quant à la crasse nullité de mes *Notes Achiennes*. Mais la vérité, facilement vérifiable, est celle-ci : sont citées là 106 lignes de *L'enfant au masculin*, c'est-à-dire en tout 2 pages et demie, à peu près, sur 260. Ces lignes sont très clairement, et respectueusement, attribuées, chaque fois, à leur auteur. De ce dernier je n'ai pas, il est vrai, sollicité l'autorisation préalable : ce n'est guère l'usage s'agissant de phrases qui font l'objet de citations guillemetées, d'éloges et de discussions dans un autre livre. Je serais curieux de savoir, à ce propos, si Tony Duvert a demandé aux Editions Hachette, et aux auteurs, la permission de reproduire, dans *Le bon sexe illustré*, 987 lignes (au moins) de l'*Encyclopédie de la vie sexuelle* que (très légitimement) il ridiculise et couvre d'insultes. Je lui ai, moi, bien entendu, envoyé mon livre, dès sa parution, avec une admiration dédicace. Je n'ai pas songé, je l'avoue, à un envoi recommandé avec accusé de réception : c'est que je ne connaissais pas le personnage, ni ai jamais souhaité de le connaître, malgré mes prétendues « *collantes assiduités* ». Mais les maisons d'édition conservent des listes des « services de presse » et de leurs destinataires.

[Duvert] spécialiste baveux, mégalomane et forcené, façon Action Française, de l'éruclatation invectiveuse assortie de menaces diverses, et celui du pédéraste aigri, hystérico-paranoïaque, à la sensibilité d'écorché vif, hanté par la manie de la persécution, qui se brouille avec tout le monde et fait régner la terreur autour de lui.

LE COURRIER DE GAI PIED HEBDO

La mienne se souvient aussi des sommes qu'elle a dû verser à la sienne parce qu'il les réclamait. Je le répète, il était dans son droit : la limite légale des citations autorisées est de 15 lignes. Mais son attitude, conforme à la loi, n'en était pas moins contraire à tous les usages, en de semblables circonstances. Son éditeur, sans doute embarrassé, et qui connaît sa réputation de furieux, disait alors au mien : « Je ne peux plus le contrôler ». Après tout, c'est plutôt flatteur pour lui. Encore faudrait-il qu'il pût se contrôler lui-même. On en doute, à observer ses procédés de raisonnement. Ainsi, exemple entre cent, j'avais regretté qu'un lecteur qui m'avait voussoyé pendant 4 pages se mit à me tutoyer précisément au moment où il commençait à m'engueuler ; je trouvais ce tutoiement-là, ainsi placé, peu chaleureux. Ce qui devient, sous la plume vitriolée de Tony Duvert : « M. Camus a, de son côté, la vanité si aiguë que, dit-il, le tutoiement d'un lecteur le blesse comme une agression ».

N'importe. C'est là roupie de sansonnet auprès de cette énormité : les *Notes Achriennes* seraient un « digest » de *L'enfant au masculin*. Je ne puis que prier les deux ou trois lecteurs qui s'intéresseraient à ce noble débat de confronter les deux ouvrages. Ils verront que, à l'intérieur de l'homosexualité, dont il est évidemment question ici et là, nos intérêts, nos sujets, nos attitudes, à Duvert et à moi, n'ont à peu près rien de commun, et que nos styles, tout le monde en conviendra, lui le premier, sont aussi éloignés que possible.

Passons maintenant (mais excusez-moi de vous ennuyer avec tout cela) à la question des *Eglogues*, c'est-à-dire de ce cycle romanesque dont fait partie *Été*. Nous touchons là à des problèmes littéraires comme celui d'« intertextualité » ou d'« ébranlement du concept d'auteur » qui n'ont aucune raison spéciale de passionner les lecteurs de *Gai Pied*, à moins que ceux-ci ne s'intéressent particulièrement au Nouveau Roman et aux échanges théoriques qui l'ont accompagné et suivi. Les aborder ici, c'est un peu comme de discuter de plantes sous-marines dans une gazette de numismates, ou d'amour achrien à la réunion annuelle des Aveyronnais de Paris. Tony Duvert, lui, a été assez proche, jadis, de ces expériences-là, quand on les appelait pompeusement « la modernité ». Il les renie aujourd'hui, comme à peu près tout le monde (pas moi), mais il peut difficilement prétendre n'y rien comprendre.

L'abrège : les *Eglogues* sont, entre beaucoup d'autres choses, un collage de phrases venues des horizons les plus divers. Des milliers d'entre elles sont de moi ; des centaines d'une centaine d'écrivains de tous les temps, mais surtout modernes, et trois ou quatre, dont l'exergue à *Été* de Tony Duvert. Tous les mots et tous les noms propres de ces livres (qui sont peut-être, effectivement, « indécidablement nuls », mais là n'est pas la question aujourd'hui), sont pris dans des réseaux d'association qui renvoient à l'ensemble de la réalité et à la masse des livres. Les noms qui figurent au-dessus du titre, sur la couverture, n'échappent pas à cette règle absolue. Ils sont, comme on disait dans le jargon théorique de la décennie passée, « surdéterminés ». Le mien est ainsi lié à celui de Camus, l'écrivain, aux nez (camus), à Cadmus, figure mythologique, à Yma Sumac (par palindrome), à mille autres choses. Celui de Denis Duvert renvoie aux Indes (par anagramme), au vert, couleur de l'été et l'une des couleurs dominantes du cycle, au verre des fenêtres et

des miroirs, à Verdi, à Monteverdi, à une flopée de green, de greene, de greenberg et de greens, et, oui, mais vraiment *inter alia*, à Tony Duvert.

Il ne suffit pas tout à fait qu'un critique fasse mon éloge pour que je le considère comme un génie. Et je continue de penser qu'il fallait être un imbécile, ou un fiéffé paresseux, et dépourvu de la moindre conscience professionnelle, pour croire que Tony Duvert ait pu mettre la main à un travail qui est à mille lieues de tout ce qu'il a jamais fait. *Été* a si peu de rapports avec sa personne et son œuvre que je n'ai pas songé un instant, je le reconnais, à lui en faire parvenir un exemplaire. Les gens qui achètent de tels livres savent ce qu'ils font. Ils ne confondent pas davantage Denis et Tony Duvert que Renaud et Albert Camus, ou qu'un mélomane ne confond Richard et Johann Strauss. Et je m'étonne que Tony Duvert ait pu s'inquiéter d'un malentendu dans l'esprit de ses amis : comment, le connaissant et l'aimant, pourraient-ils le soupçonner d'avoir quoi que se soit à voir avec des livres comme *Été*, puisqu'il s'agit de « misérables coliques » ?

Tony Duvert me menace d'un procès. Qu'il l'entreprenne. Nous rirons bien. Je pourrai citer comme témoins une dizaine d'écrivains plus considérables que lui, de Robbe-Grillet à Claude Simon, qui font l'objet de références et de citations dix fois plus nombreuses que ce n'est son cas, et qui, bien loin de s'en offusquer, m'encouragent de leurs lettres ou de leur amitié. Quand Luciano Berio (si je puis me permettre de me rapprocher un instant de lui) travaille, dans sa *Sinfonietta*, à partir d'extraits de Mahler (si je puis, sans vexer Duvert, le comparer à ce maître), je ne sache pas que les mahlériens s'en indignent. Et le B.H.V. n'a pas traîné Duchamp en justice pour avoir exposé dans une galerie un urinoir acheté rue de Rivoli.

Tony Duvert me menace de me casser la gueule. Cela suffit à juger un comportement. Vous craindriez à tort, ou seriez déçus à espérer, que je réponde : « Qu'il essaie. On verra bien qui sera le plus fort, etc... ». Pas mon genre.

Tony Duvert m'invite gentiment au suicide. Je souhaite très vivement qu'il ne me devance pas.

Renaud Camus

Ouf !...

... Après ces rectifications historiques indispensables et ces bons vœux si gentiment exprimés, nous reprenons le fil interrompu du courrier des lecteurs. Ceux-ci ont d'autres choses à dire.

La rédaction

Pour Gilles et Jean-Pierre

Terrain lourd, je joue mal, je ne pense qu'à toi. Ça y est, les corps dans les douches, VITE...

Disparaître

Toi, ma douce mort... AMI !!

Le regard du gardien, le ton du libraire et les longues soirées passées dans le fond de la brasserie avec trop de monde autour de nous.

Prendre la voiture, fuir, mais que faire, où aller ?

Tony Duvert m'invite gratuitement au suicide. Je souhaite très vivement qu'il ne me devance pas.

BP 183 / 75523 PARIS CEDEX 11

Non ! Tout cela est terminé mon doux ami, je te rejoins...

Le bois...

Il fait froid.

Une brume grise s'accroche aux arbres et aux antennes perchées sur les toits.

La nuit tombe...

Je suis essoufflé, j'ai couru pour te rejoindre.

A quelques mètres, une lumière bleutée s'échappe de la dernière maison, et perce les aboiements d'un chien de garde.

Calme toi, nous sommes seuls...

Toi et moi... Plus de machines, plus de bruits,

J'ai senti ton pied, ta jambe sous la table.

Nous sommes deux, tu as froid...

Je suis contre le barbelé, ta main est dans la mienne, Viens, fuyons, emporte moi dans tes bras, berce moi. Nous roulerons toute la nuit, la radio chantera et demain,

Loin de l'acier, des mines, le soleil chauffera nos peaux nues,

Une plage lavera la grisaille.

Oh ! je t'...

Chut... Parle plus bas... Je ne peux pas, tu ne peux pas partir.

Il faut rester ici et attendre.

C'est impossible et tu le sens bien, caresse moi, prends moi dans tes bras, nul ne vient ici, embrasse moi.

Je ne veux plus me cacher, je suis las.

Il faut retourner chez nous, petit garçon.

La ville s'éteint, regarde...

Tu penseras à moi, t'endormant, recroquevillé dans le rêve de nos étreintes.

Je hais cette ville, ces gens. Pourquoi jouer ?

De l'air, je veux de l'air, je ne pense qu'à Toi,

Je veux sentir ta peau, chaque minute ;

Entendre ton souffle à chaque pas, s'aimer, s'aider...

La nuit tombe

La chaleur des draps est la tienne

Te souviens tu de cette grange, une couverture, ton sang

Qui entre sous ma peau, qui irrigue mon cœur !!

Gilles !

Jean-Pierre !!

Des souris grignotent la paille et je t'aime,

Un chien hurle à la lune et je t'aime,

Au loin un train, un klaxon, je t'aime, voyage dans ton sommeil.

Puis la peur, à toute allure, partir, être à l'heure, au bistrot,

Je pense à toi..., au travail, je pense à toi...

Ne rien dire, ne pas penser, ne rien dire, ne pas pleurer...

Je mords ton corps, jusqu'au sang je te griffe.

Ne t'inquiète pas, les bruits de la nuit ne sont pas ceux de l'homme. L'ombre restera toujours notre amie dans ce pays,

Nous en sommes les Princes !!!

Viens c'est fini, contre moi, enlacés pour toujours.

Je danse avec toi, des violons fous agacent mes oreilles,

Un gigantesque tambour martèle mon cœur, un fleuve de sang

S'échappe de nos lèvres et lave la poussière de nos vies.

Je t'embrasse, tu m'embrasses, ma main presse ton corps, nous

Nous aimons dans la mort.

Celà, enfin, nous appartient, rien qu'à nous pour une Ultime fois.

Amour, là est notre Vie...

(Guy Laurent-Rouyer Janvier 1983)